



VOL. I.—No. 9.

MONTREAL, SAMEDI, 5 MARS, 1870.

{ ABONNEMENT \$2 50.
{ PAR NUMERO 5 CENTS.

L'OPINION PUBLIQUE.

VENDREDI, 4 MARS, 1870.

Nous avons dit que les canadiens-français devaient conserver et propager leur langue et les institutions religieuses et nationales qu'ils tiennent de la France, pour être dignes de leur noble origine et répondre aux vues de la Providence. Or, c'est par les lettres que se fait surtout cette œuvre de conservation et de propagation; c'est par la littérature qu'un peuple fait sentir l'influence de son génie, de sa nationalité, et transmet son nom à la postérité.

Inutile ici de me faire l'écho de tous les siècles et de tous les peuples, de rappeler le souvenir de Rome et d'Athènes, pour constater une vérité si évidente.

Qu'il me suffise de nommer la France!

La France, n'est-ce pas à ses savants, à ses poètes et à ses orateurs qu'elle doit l'empire intellectuel du monde et l'expansion de son génie et de son caractère national?

Quand la France parle, l'univers écoute et recueille avec respect ses paroles, ses magnifiques accents.

La France est le Parnasse de l'Europe, le jardin littéraire où toutes les nations sont heureuses de cueillir les fleurs les plus fraîches, les plus exquises de l'intelligence humaine; son souffle répand sur le monde une chaleur vivifiante qui fait germer les grandes pensées, les sentiments généreux. La poésie a implanté la civilisation française dans les pays où les balles avaient déchiré son drapeau et décimé ses héroïques bataillons.

Sur ce continent d'Amérique, dont la race anglo-saxonne a fait un immense comptoir et le théâtre de son activité et de son ardeur pour le développement des intérêts matériels, nous ne pourrions attirer l'attention du monde qu'en remplissant par l'expansion de nos nobles institutions la mission civilisatrice que Dieu semble nous avoir destinée.

M. Rameau, cet écrivain distingué, qui a laissé de profonds souvenirs au Canada, affirme avec une grande énergie dans ses écrits, l'opinion que nous sommes appelés à exercer une action salutaire sur la civilisation en Amérique par le culte de la poésie et des beaux arts, et que nos aptitudes et notre tournure d'esprit nous rendent propres à cette mission.

J'ai dit, déjà, que français par l'origine, nous l'étions aussi par le caractère et les aptitudes intellectuelles; sur ce terrain du moins nous avons le droit de porter la tête haute et d'affirmer notre égalité, notre supériorité même, en face des autres races. Elles ne peuvent, elles-mêmes, s'empêcher de constater nos dispositions pour les opérations de l'esprit, et d'applaudir à nos succès littéraires et oratoires.

Du moment que les canadiens français purent goûter à l'arbre de la science, dont pendant si longtemps on les avait tenus éloignés, ils déploierent dans les joutes parlementaires et littéraires de brillantes facultés.

On retrouva dans leurs discours et leurs écrits la vivacité de sentiment et l'élevation de pensée qui caractérisent les écrivains français.

Au barreau, à la tribune et dans les professions libérales, dans toutes les branches où le succès et la supériorité dépendent des facultés intellectuelles et morales, nous figurons au premier rang.

Les essais poétiques publiés dans nos revues et nos

journaux depuis vingt-cinq ans ont révélé des talents qui, sous un ciel plus clément, se seraient élevés à une hauteur considérable.

Comment se fait-il donc que tous ces talents n'aient encore produit aucune œuvre durable, et que les richesses de notre histoire soient restées, comme celles de notre sol, improductives?

La raison est toujours la même, la pauvreté!

Il n'y a point de carrière, point d'avenir pour l'homme de lettres en Canada; le talent poétique y est presque déplacé; les muses n'élisent pas domicile dans un pays où elles ne trouvent ni gloire ni fortune.

Une seule voie s'offre ici aux aspirations de la jeunesse et à ses besoins d'existence, c'est celle des professions libérales où elle se jette péle-mêle sans égard pour les exigences du talent et la diversité des aptitudes.

Bienheureux ceux qui, sur le grand nombre, viennent à bout de s'y créer un avenir; les autres vont s'oublier et se faire oublier dans les bureaux publics ou partent pour les Etats-Unis.

Il faudrait des Mécènes à ces talents que la pauvreté condamne à étouffer le germe poétique dont Dieu avait orné leur âme. Or, nous n'en avons pas, la fortune, le goût des lettres et la générosité qui font ces hommes précieux, manquent à notre société. Il faut, pour comprendre toute la portée de l'encouragement donné aux lettres dans un pays, un développement intellectuel et une élévation d'idées que nous ne possédons pas encore.

Que dis-je? Au lieu d'encouragements on n'a bien souvent que des préjugés, j'oserais dire du mépris pour ces âmes d'élite qui planent au-dessus des choses de la terre à laquelle les intérêts purement matériels semblent clouer les autres hommes.

Aussi que de talents perdus! Que d'existences flétries qui auraient fait la gloire du Canada Français, et porté son nom et son influence chez les nations étrangères!

Combien qui ont brisé leurs ailes de désespoir et qui auraient pu dire, comme André Chénier, en se frappant le front:—il y avait pourtant quelque chose là.

Inutile d'insister davantage sur ce pénible sujet.

Notre pensée est claire: l'accomplissement de cette mission civilisatrice qui semble nous être dévolue dépend de notre prospérité matérielle; nous aurons des écrivains et des poètes dignes de notre origine, lorsque nous pourrons les faire vivre.

L. O. DAVID.

Notre collecteur doit commencer à faire la collection. Nous espérons que nos abonnés le recevront avec résignation et même avec plaisir. Qu'ils veuillent bien songer aux sacrifices qu'il nous a fallu faire pour établir notre journal et ils s'empresseront de payer la faible somme qu'on leur demandera. L'existence de notre journal doit intéresser tous ceux qui ont à cœur le succès d'une entreprise nationale.

Nous savons que beaucoup d'erreurs et d'omissions ont été faites dans la distribution de notre journal, mais nous espérons en avoir fini avec toutes ces misères auxquelles la Presse ne peut échapper; et nous osons nous flatter que *L'Opinion Publique* sera plus digne que par le passé de l'encouragement et des sympathies du public.

La planche représentant St. Malo en 1631, est extraite du Dictionnaire généalogique de M. l'abbé Tanguay.

NOUVELLES DE LA RIVIERE ROUGE.

Nos lecteurs savent que les métis anglais et français de la Rivière Rouge ont tenu une convention dans le but de s'entendre sur la conduite qu'ils avaient à tenir à l'égard du gouvernement canadien. La diversité d'intérêts, de races et de religion, a produit des séances orageuses. Les représentants des métis anglais étaient venus à la convention avec des dispositions plus ou moins hostiles au gouvernement provisoire et à l'influence de Riel et du parti français. Leur chef, M. J. Ross, paraissait avoir dans le commencement peu d'estime pour l'autorité du gouvernement de Riel; mais Riel est sorti, paraît-il, plus fort que jamais des épreuves et des difficultés qu'on lui a suscitées. Voici certains détails intéressants fournis par un correspondant du *Courrier de St. Hyacinthe*.

M. Riel n'est plus le simple secrétaire, c'est le chef de la nation, qui le reconnaît comme tel. Aussi M. Ross, le sent bien, et comprend la supériorité du Président du gouvernement. Il sent que s'il est là, dans cette convention, ainsi que les députés anglais, c'est par une faveur du gouvernement provisoire, qui désire l'union des deux peuples. Ce Monsieur, est doué de beaux talents; à une parole facile et éloquente, il joint une connaissance approfondie de la politique et de l'histoire, aussi les députés anglais lui passent-ils les boulets que de temps en temps ils cherchent à lancer sur le gouvernement provisoire.

Maintenant que vous avez fait un peu connaissance avec le parti de la droite, jetez les yeux de l'autre côté de la salle. Là se trouvent les députés Métis. Vous les reconnaîtrez facilement à leur air content et satisfait.

Mais celui qui attire tous les regards c'est M. Riel, qui, assis en face du Président de l'assemblée, semble maintenant tenir dans ses mains les destinées de la Rivière-Rouge. Depuis le commencement des séances, il soutient un feu roulant continu d'altercations, de demandes, auxquelles il répond toujours avec une présence d'esprit remarquable. Tant que la discussion est calme, sa parole est tranquille, mais toujours claire, correcte, sa physionomie est douce et souriante, mais vient-on à insinuer des accusations contre le gouvernement, ou parler du Conseil d'Assiniboine que plusieurs députés anglais voudraient faire sortir d'outre-tombe, ou, semble-t-on vouloir imposer des lois au gouvernement, alors sa physionomie s'illumine, sa tête se redresse, ses yeux brillent, sa parole devient forte, ardente, et pleine d'ironie qu'il manie avec un propos admirable. Aussi, est-il toujours écouté avec la plus scrupuleuse attention.

À côté de M. Riel, est assis un homme à figure douce, aux manières nobles et engageantes. A ses traits seuls, vous reconnaîtrez en lui un enfant de la Verte Erin. C'est M. O'Donahue qui consacre à la cause des métis, une intelligence cultivée et de beaux talents oratoires. Je ne vous parlerai point de Monsieur Black, président de la convention, c'est la dignité même. Cependant, il paraît trouver les heures longues, en présence de M. Riel qui assis à l'autre extrémité de la table, suit tous les arguments, toutes les paroles de cette homme, voué aux intérêts de la compagnie.

Les propositions discutées et adoptées par la convention seront bientôt soumises au gouvernement canadien qui paraît décidé à faire droit aux réclamations des habitants de la Rivière-Rouge.

La convention avant de s'ajourner a confirmé la nomination de Riel comme Président du gouvernement, et M. Ross a été élu Juge en Chef.

Deux désastres maritimes viennent encore de plonger dans le deuil un grand nombre de familles américaines.

Les steamers appelés *Emma* et *Oneida*, sont péris avec la plupart des passagers, au nombre de 200, qui étaient à bord et qui furent brûlés ou noyés.

La frayeur, le découragement et l'égoïsme ont dans ce cas, comme dans tous les autres, produit les résultats les plus funestes. Chacun, en voulant se sauver le premier, s'est perdu et a perdu les autres.